

— 110 —

Pourquoi et par suite de quels pitoyables sophismes la méprise devient si fréquente, c'est ce que nous essaierons de dire si nous parvenons au terme de ces promenades à travers les quatre Salons de l'année.

Dès maintenant, malgré l'abstention de quelques-uns des chefs les plus réputés de la jeune école, de Maurice Denis, de Vuillard, de Bonnard, de Vallotton, de Roussel, de Matisse, de Van Dongen, malgré la faiblesse passagère de quelques-uns des exposants, que nous trouverons sans doute ailleurs mieux représentés, nous voyons assez d'éléments de vigueur et de santé pour justifier dans ses tendances positives le mouvement actuel.

Celui qui s'est promené dans ce Salon en rapporte des visions salubres, toniques qui laissent à l'œil un besoin de franchise et de clarté. Voici qu'au sortir de là ce qu'on nous a dit savant nous semble cuistre, ce que nous trouvions aimable nous semble plat, ce que nous croyions délicat nous semble fade, ce qui nous a paru savoureux nous semble rance. Les devoirs consciencieux de dessin et de modelé, les silhouettes minces et petites, la couleur lourde ou la couleur prudente et compliquée, autant que la confection banale apprise à l'école, tout cela est devenu impossible.

Nous voulons, plus que jamais, que l'on aille droit au but, qu'on nous place directement en face de la sensation ou du rêve de l'artiste sans interposer entre lui et nous des souvenirs de musée. Nous avons vu qu'on ne se moque pas impunément de la grammaire, mais aussi qu'on ne doit pas rester empêtré dans la grammaire. Aux phrases savamment construites, correctement équilibrées, soigneusement relues, nous préférons le mot qui porte. Trouverons-nous ici seulement tout ce que nous cherchons? Et même avons-nous chance de le rencontrer ici désormais? Peut-